

## « Pfff ! Il y a du saucisson et des bananes » : prurit de disparition

Numéro 138, automne 2021

Renoncements et anonymat

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96988ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(2021). « Pfff ! Il y a du saucisson et des bananes » : prurit de disparition. *Inter*, (138), 92–97.

« PFFFF! IL Y A DU SAUCISSON  
ET DES BANANES »

:

PRURIT DE DISPARITION

# Une affection ne peut être réduite ou ôtée, sinon par une affection contraire et plus forte que l'affection à réduire<sup>1</sup>.

Spinoza

S. : Un certain livre de Svetlana Alexievitch débute ainsi : « Nous sommes en train de faire nos adieux à l'époque [...]. À cette vie qui a été la nôtre. Je m'efforce d'écouter honnêtement tous ceux qui ont participé au drame [...]<sup>2</sup>. » C'est volontairement que je soustrais les mots *soviétique* et *socialisme* de cet extrait par lequel commence *La fin de l'homme rouge*. Loin de moi l'idée d'assimiler la fin du socialisme en Russie à notre capitalisme tardif mais, tout de même, il s'avère des plus éclairant de comparer les valeurs portées par les Russes de l'avant- et de l'après-pérestroïka aux valeurs individualistes de notre régime.

« Ça y est, c'est le bonheur, hein ? Il y a du saucisson et des bananes. On se vautre dans la merde et on ne bouffe que de la nourriture importée. Au lieu d'une Patrie, on a un immense supermarché. Si c'est ça la liberté, alors je n'en ai pas besoin ! Pfff ! Notre peuple est tombé plus bas que terre, nous sommes des esclaves. Des esclaves<sup>3</sup> ! » Ces paroles prononcées dans le désenchantement de l'après-pérestroïka, je les entends aussi ici, au Québec, alors que nous sommes collectivement engagés dans un régime où « la consommation saisit toute la vie, [...] cette climatisation générale de la vie, des biens, des objets, des services, des conduites et des relations sociales représente le stade accompli, "consommé", dans une évolution qui va de l'abondance pure et simple, à travers les réseaux articulés d'objets, jusqu'au conditionnement des actes et du temps<sup>4</sup>. Mais, en ce qui nous concerne, il est difficile de situer l'avant et l'après.

Le temps néolibéral, de par sa structure temporelle valorisant une constante accélération, impose des modèles d'identité dont le seul horizon est celui de l'individu. Par les processus de dénationalisation et de « désétatisation » propre à la mondialisation<sup>5</sup>, il n'est aujourd'hui que question de réussite personnelle et donc d'idéaux privatisés. La rupture avec tout projet sociétal ambitieux en témoigne.

L'artiste là-dedans, où se situe-t-il ? Son atelier est poreux et, que ce soit consciemment ou non, il se positionne, fait des choix de l'intérieur de ce régime introjecté. Peut-il échapper à la privatisation des identités, cette manière de faire de l'art sans questionner la notion d'auteur et attribuant la réussite proportionnellement à la présence qu'il occupe dans le champ des visibilité<sup>6</sup> ? Le jeune artiste, qui fait son entrée dans le milieu de l'art contemporain au Québec, peut-il échapper au capital symbolique ? Ces questions qui me taraudent, je les ai posées à quelques jeunes artistes en leur proposant d'écrire pour *Inter*. D'emblée, ils ont été emballés par la notion d'anonymat, et nous nous sommes plongés dans une réflexion commune.

M. : Peut-être est-il une part de la tentation de fouler les sentiers de l'art dans l'anonymat, essentiellement motivée par la déception de n'avoir su d'abord s'y arracher. Peut-être le prurit de la dissolution est-il, partiellement, un effet de la montée en singularité généralisée où les uns et les autres s'impliquent, forcenés, tacitement hébétés dans le courtage incessant de leur individualité privée ? Il y a une espèce de pudicité diligente dans l'anonymat, pudicité charmante qui nous fait miroiter des possibilités de monstration parallèles au réseau hiérarchique d'attentes qui se sont structurées autour de nous. L'anonymat ramifie le circuit de la reconnaissance ; il permet, généralement, de focaliser la réception sur l'« entité » propositionnelle soumise au regard, au contact. Compte tenu de la turgescence impondérée des sensibilités de gestionnaires, gestionnaires tout couturés de visées distinctives effrayamment uniformes, et compte tenu de la déferlante des aspirations

Cette libe  
permet d  
les parties  
des désir  
détachant  
du soi qu'  
vers le

rté de soi  
'explorer  
insondées  
s, tout en  
ces parties  
il projette  
s autres.

- égotistes d'arrivistes courtiers en capital relationnel tout pétris d'eux-mêmes, le penchant contraire visant à entretenir une part d'intériorité miscible au commun, au partagé, demande, peut-être, à trouver dans l'anonymat son erre d'aller, son enclin initial. Borges croyait que les œuvres insignes appartenaient à tous, que leur auteur en était même dépossédé, qu'une métaphore seyante, sapide, signifiante et singulière était appelée non pas à servir de dorure patinant leur effigie personnelle, mais plutôt à tomber dans le coffre de chacun, coffre de sensibilités, coffre d'outils, coffre de rêveries.
- H. : L'anonymat n'est jamais un anonymat complet. Dans un processus de création, la monstration est souvent considérée comme une finalité mais, lorsque la focalisation glisse vers l'honnêteté du processus, l'anonymat devient un rempart de l'essence de l'œuvre. Le désir de faire surmonte le désir de montrer. Ainsi, l'artiste peut se consacrer à ses obsessions et à ses tabous. Cette liberté de soi permet d'explorer les parties insondées des désirs, tout en détachant ces parties du soi qu'il projette vers les autres.
- A. : L'anonymat semble d'abord permettre de nous sortir de la peur du jugement des autres, mais le défi alléchant est surtout de nous détacher de notre propre regard sur nous-mêmes. Perdre le contrôle (de nous), c'est inciter l'inévitable, c'est désirer surprendre le chaos, c'est disparaître dans une apparition nouvelle, décomplexée, de notre réputation construite, de ses planifications bornées et de ses malentendus présumés. L'anonymat peut s'apparenter au *lux de la mort* qui, chez Georges Bataille, présente cette négation se renversant soudainement en un mouvement plus authentique. Un mouvement qui expose plus adéquatement notre volonté à notre conscience. Être au plus près de nous sans nous regarder permet peut-être de mieux voir le reste.
- S. : Une question me vient : l'imaginaire de l'émancipation, pouvons-nous le vivre à l'extérieur des identités privatisées ? Est-ce que les institutions peuvent réussir à se réfléchir sans constamment s'autoreconduire telles quelles, sans être autocentrées ? Comment cesser de se limiter aux finalités internes ?
- H. : Dans cette dérive autocentrée de l'institution, il est difficile de trouver les ficelles à tirer pour faire bouger cette masse de rouages et de gestionnaires. L'artiste hors normes ne représente pas une masse critique. Espérer transmettre sa vision à assez de spectateurs pour faire pencher la balance en sa faveur est aussi le risque d'offrir ce matériel nouveau à l'institution, pour qu'elle l'ingère et l'intègre, qu'elle le transforme en capital symbolique. Il ne faut pas sous-estimer non plus l'intériorisation des règles, des normes. Nous portons en nous une logique de gestionnaires axée sur l'efficacité soucieuse de composer avec les intérêts des bailleurs de fonds, logique qui s'évacue difficilement de nous – et ce, même, parfois, chez certains membres de coop, de centres d'artistes, etc.
- A. : Investir dans le champ des invisibilités, ce n'est pas forcément renoncer à la visibilité et au partage ; il y a dans l'intimité une grande brèche qui laisse passer le même vent que celui qui traverse le paysage public. Mes idéaux existent à cause de l'autre. Ce que je fais seul n'est pas moins isolé. J'ai tendance à penser qu'il y a des motivations à la création artistique plus profondes que le renom et la carrière. Initialement, peut-être pouvons-nous entamer une démarche artistique dans l'optique de nous sentir élevés, différents, mais comment en être vraiment satisfaits ? Je doute fortement que la réussite sociale soit le moteur le plus durable à une création ambitieuse, révélatrice, partagée, satisfaisante. Il semble qu'il faut quelque chose de plus, quelque chose que nous n'avons pas besoin d'avoir, mais que nous pouvons être.
- S'agit-il alors de cultiver davantage la pulsion de vie que de défier celle de la mort ? Et si l'action avait plus de force que la réaction, plus de durabilité, plus d'envergure, plus de mystère ? Renoncer au système institutionnel de l'art, ce n'est peut-être pas refuser l'héritage culturel. Créer pour mieux s'immiscer dans le réel n'entre pas dans le champ des oppositions, mais bien dans celui de l'implication.
- S. : Comme le dit si bien Frédéric Lordon, « la subjectivité, d'ailleurs aussi bien individuelle que collective, c'est l'immaîtrisable, la vie vivante, toujours à même de redéborder ses assignations institutionnelles : le retour d'énergie contre la fossilisation d'institutions essentiellement mortifères »<sup>7</sup>. Cela me donne à croire que derrière le renoncement se dissimule des aspirations profondes, reliées à la création d'intimités collectives. La complexité de ces « zones d'opacité offensive »<sup>8</sup> en devenir est bien mal comprise par les chasseurs de faits divers toujours en quête de nouveautés. C'est sans doute ce qui fait dire au Comité Invisible : « Disparaissons », autrement dit, cessons de déployer tant d'énergie à la construction d'identités atomisées et plongeons dans la déprivatisation de nos existences.
- Que ferez-vous à l'aube de vos carrières artistiques, avec le *sentiment moderne du retard*, cette jonction permanente à s'adapter et à bien performer propre à notre époque ?
- M. : Renouer avec une pensée contre nous-mêmes qui nous aiguillonne sans nous mortifier. Nous ciseler une pensée inactuelle qui n'est pas pour autant archaïque. Nous tailler, d'une éclisse à l'autre, une posture de biais qui, peut-être, nous permettra de composer avec nos apories, une posture qui réfracte nos ondes incidentes, une posture torse dans notre monde accidentel. Chercher une manière de respirer en dépit du crachin résiduel, nous entretenir une voracité perplexe, une humilité avide qui nous arrache à l'obsession insipide d'être utile...
- A. : Je veux persister dans la rencontre au parfum amical, entrer de plain-pied dans l'expérimentation collective et informelle qui ne promet aucune grandiosité, aucune adoration. Je veux baver dans la confusion unanime, dans la discussion sans issue, m'exciter de ne pas savoir quoi dire, crier d'être autant fragile. Je veux dévorer la fièvre de la création sans rien produire, dormir d'avoir autant à recevoir, doucement rapatrier l'insignifiance dans un sac de balayeuse, pétrir l'ivresse dans une flaque d'essence, me réjouir de n'avoir aucune page Wikipédia à mon nom. Vraiment, je veux bien peu, et il y a tant.

Voici trois biographies où nous avons tenté de mettre en relief l'inessentiel révélateur.

#### BIOGRAPHIE N° 1

Ponctuel, débrouillard, coagule facilement, cache les enveloppes sans les licher, cyclothymique, habile pour torcher de la droite comme de la gauche, peu pleureur, mousse prolifère aux commissures, aisselles parfumées (goussets gourmets), compétence en matière de grattage d'entre-cuisses en passant par les poches latérales de pantalon en toute discrétion, collectionne les diachylons, bonne connaissance de la cathète, maîtrise des muqueuses, débrouillardise à arrêter les hoquets, bonne capacité d'éliminer la chaleur excessive d'une bouchée brûlante dans des soupers demi-mondains sans attirer l'attention, herpétique, daltonien, hérétique, nihiliste.

#### BIOGRAPHIE N° 2

Capable d'être un bum lorsque nécessaire, donne (souvent) la chance aux enfants d'être plus intelligent que lui, te trouve le meilleur spot pour dormir dans le bote, très peu effrayé de péter en bonne compagnie, peut sortir seul au bar presque sans pathétisme, se moque quand même bien, aime encore les ami-e-s qu'il ne reverra jamais, fanatique des photos de classe du primaire, dormir ne l'a presque jamais fatigué.

#### BIOGRAPHIE N° 3

Adore particulièrement les animaux naissants, s'attache à tout le monde très rapidement, a un rire sonore, lit en diagonale, dort toujours du même côté du lit, ne boit plus de café, est attentive au timbre de la voix de chaque personne qu'elle rencontre, tolère bien le bordel, ne perd jamais ses clés, s'inquiète toujours pour les plantes à savoir si elles manquent d'eau, apprécie les cheveux frisés chez les autres, ne se ronge pas les ongles, souffre secrètement de gêne, aime manger et boire beaucoup de thé, n'aime pas la décoration intérieure, adore l'architecture, a plusieurs amies de cœur, aime camper et nager sous l'eau dans les lacs l'été, a une très mauvaise mémoire, a le pouce vert, a les yeux écarquillés, ne pratique aucun sport, fidèle en amitié, a des mains de pianiste, profonde amoureuse de la complexité du monde.

- 1 Baruch Spinoza, *Éthique*, vol. IV, 1677, prop. 7.
- 2 Svetlana Alexievitch, *La fin de l'homme rouge: le temps du désenchantement*, Actes Sud et Lettres russes, 1996, p. 17.
- 3 *Ibid.*, p. 34.
- 4 Jean Baudrillard, *La société de consommation, ses mythes, ses structures*, Folio, 1970, p. 23.
- 5 Cf. Hartmut Rosa, *Alienation and Acceleration: Towards a Critical Theory of Late-Modern Temporality*, Nordic Summer University Press, 2010; *Aliénation et accélération: vers une théorie critique de la modernité tardive*, D. Renault (trad.), La Découverte, 2012, 157 p.
- 6 Cf. Érik Bordeleau, *Foucault anonymat*, Le Quartanier, 2012, 110 p.
- 7 Frédéric Lordon, *Vivre sans ? Institutions, police, travail, argent...*, La Fabrique, 2019.
- 8 Cf. É. Bordeleau, *op. cit.*